

NOTRE PAIN EST POLITIQUE

**Les blés paysans
face à
l'industrie boulangère**



ÉDITIONS
DE LA
DERNIÈRE
LETTRE

L'OUTIL POURQUOI TRAVAILLER AVEC N'EST PAS CERTAINES MACHINES ET EN NEUTRE REFUSER D'AUTRES ?

Rejeter l'industrialisation de nos activités ne signifie pas se passer de tout engin ni rêver d'un retour en arrière. Comment alors déterminer quels seraient les bons appareils, entre choix politique et souci d'efficacité ? Prenons l'exemple du moulin et du trieur à grains.

« **L**a meule rotative diminue considérablement le temps imparié à la mouture, et permet d'obtenir 1,5 kilo de farine par heure en multipliant au moins par 10 les rendements obtenus à la meule va-et-vient. La meule rotative (...) reflète les préoccupations et les mutations économiques que connaissent ces communautés.» Un groupe d'archéologues commente ainsi «le passage des meules va-et-vient aux meules rotatives»¹ sur le territoire qui allait devenir la France, daté de quelques siècles avant notre ère. Les meules va-et-vient, composées d'une pièce de pierre devant laquelle il fallait s'agenouiller pour en manœuvrer une autre posée sur elle et ainsi écraser le blé, étaient probablement utilisées depuis au moins huit mille ans avant de voir les meules rotatives arriver et prendre progressivement leur place. Avec cette nouvelle technique, il semble qu'il «suffisait» d'actionner un bras pour

¹ Luc Jaccottet et collab., «Le passage des meules va-et-vient aux meules rotatives en France», dans Sophie Krausz et collab. (dir.), *L'Âge du fer en Europe*, éd. Aulonius, 2013, p. 405-419.

faire tourner la meule supérieure sur elle-même. Les archéologues estiment que ce changement fut une étape importante dans la mise en place de certaines organisations sociales, car les meules découvertes ne se trouvaient pas dans des habitations mais plutôt dans des espaces dédiés, et semblent avoir servi à l'ensemble d'une communauté plutôt qu'à un seul foyer. En archéologie, l'étude des moulins, des meules et des carrières d'où la pierre était extraite constitue un champ de recherche à part entière, tant elle est riche d'enseignements sur les modes de vie passés.¹

LE MOULIN, ÉTERNEL LIEU DE POUVOIR

Or l'Histoire est pleine de moulins. Au Moyen Âge, ils étaient en général soumis au droit de banalité, gérés en fermage par des notables locaux qui les exploitaient en échange d'une redevance versée au seigneur, quand les moulins domestiques permettant d'échapper à la taxe étaient traqués et leurs propriétaires, punis.²

Aujourd'hui, la coopérative agricole a remplacé le seigneur. Elle propose aussi un service aux paysan·nes : la garantie d'écouler leur production, en échange d'une forme d'asservissement, cette fois aux lois du marché mondial du blé. Et le prix d'achat est tellement bas qu'il impose de cultiver de très grandes surfaces en étant très peu. L'exact contraire de nos pratiques, qui consistent à cultiver de petites surfaces pour pouvoir assumer des techniques de culture qui nous plaisent. Une vision d'un monde où nous serions plus nombreux·ses à prendre soin de la terre un peu partout, plutôt que de confier cette tâche à de rares agriculteurs·rices juché·es jour et nuit sur d'immenses tracteurs.

Ceci étant dit, comment faire ? D'un côté, certain·es poussent la logique jusqu'à ne cultiver

¹ Voir par exemple Alain Belmont et Fritz Mangartz (dir.), *Les Meulières. Recherche, protection et valorisation d'un patrimoine industriel européen (Antiquité-XXI^e s.)*. Actes du colloque de Grenoble, 22-26 septembre 2005, éd. RGZM, 2007, 240 p.

² Voir Norbert Alter, « La trajectoire des innovations », dans *L'Innovation ordinaire*, éd. PUF, 2010, p. 5-39.

que pour leur autosubsistance, presque sans mécanisation, ou réinventent la traction animale et se passent ainsi du carburant indispensable même pour un petit tracteur (l'usage de la traction animale dépasse bien entendu le seul rapport à la mécanisation et concerne la globalité de l'approche du travail de la terre). De l'autre, des agriculteur·rices labellisé·es en bio choisissent d'utiliser des drones, des robots agricoles et la surirrigation dans une perspective qui n'a rien à envier à l'agro-industrie conventionnelle. Nos fermes se placent dans une autre optique : trouver les bons outils pour une production de qualité, génératrice de revenus tout en permettant une autonomie relative. C'est à l'aune de ces différentes contraintes que l'on peut comprendre pourquoi nombre d'entre nous utilisent certaines machines et pas d'autres.

LES RESSORTS D'UNE BONNE MOUTURE

Dans les années 1970, la menace longtemps si prégnante de la famine est durablement repoussée, et l'agriculture française est entrée dans l'ère de l'exportation depuis déjà une vingtaine d'années. Dans leur ferme de Burlats, près de Castres dans le Tarn, deux frères s'intéressent fortement à la production de farine. C'est essentiellement la recherche d'une nourriture saine qui les amène à travailler sur l'élaboration d'un petit moulin à meules de pierre. André Astrié explique dans une brochure rédigée à la fin de sa carrière, en 2006,³ que, en refusant de manger le pain «blanc hypocrite» que «notre société moderne nous a attribué», il s'est retrouvé face au choix entre les pains complets des boulangeries et les pains des «intégristes du "naturel"» qui lui ont fait perdre ses dents (probablement du fait d'une grande acidité). Nouvellement installé à la campagne et doué en mécanique, il va passer avec son frère vingt ans à travailler sur un modèle de moulin qui propose une alternative, finissant par y arriver à la toute fin

³ André Astrié et Alain Fritsch, *Faire notre pain. Pourquoi ? Comment ?*, éd. H. & B. Périé, 2006.